



**HAL**  
open science

## Rareté ou abondance de l'eau dans le nord du Portugal

Fabienne Wateau

► **To cite this version:**

Fabienne Wateau. Rareté ou abondance de l'eau dans le nord du Portugal. Territoires en mutation, 1998, vol. 3, " Régulation de l'eau en milieu méditerranéen. Risques et tensions ", pp.177-187. halshs-00509924

**HAL Id: halshs-00509924**

**<https://shs.hal.science/halshs-00509924>**

Submitted on 17 Aug 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# territoires en mutation

Revue de l'U.P.R.E.S.A. 5045 du C.N.R.S. "Mutations des territoires en Europe" Université Paul Valéry, Montpellier III.

Mars 1998 **3**

*Michel DRAIN*  
(sous la direction de)

## RÉGULATION DE L'EAU EN MILIEU MÉDITERRANÉEN RISQUES ET TENSIONS



## RARETÉ OU ABONDANCE DE L'EAU DANS LE NORD DU PORTUGAL

Fabienne WATEAU\*

De la rareté d'un bien naissent la concurrence et la compétition pour son appropriation, soutiennent certains économistes : les conflits, comme ceux déclenchés en Méditerranée pour des questions d'eau d'irrigation ou domestique, ne peuvent résulter que de la rareté effective ou relative de l'eau à un moment donné (voir les communications de D. Puech et de R. Arrus dans ces actes), voire d'une mauvaise adéquation entre le nombre ou le type d'usagers et son mode de gestion, son contrôle, ou la quantité disponible du bien convoité (cf. la journée d'étude sur le Canal de Provence et le Canal des Alpes). En situation de manque d'eau, les conflits sont donc souvent perçus et compris comme des conflits d'appropriation ; ils s'expliquent de façon rationnelle, car l'utilisateur est toujours pensé comme un *homo economicus* rationnel. Les politiques centralisatrices, également, sont souvent tenues pour responsables des nombreux conflits générés autour de l'eau, « créant des classes dirigeantes qui instaurent une hiérarchie et une domination » (Wittfogel, 1964). L'importance vitale que revêt l'eau légitime, en effet, des politiques à différentes échelles visant à la contrôler et à la centraliser par l'intermédiaire d'infrastructures et de technologies diverses et variées (bassins, transferts...), et parfois par des prises de décisions tranchées qui ne peuvent tenir compte de l'avis de tous les usagers. Plusieurs situations de ce genre ont été présentées durant ce colloque.

Dans l'espace géographique que j'étudie, situé à l'extrême nord-ouest du Portugal (Alto Minho), aucune de ces causes de conflit pour l'eau ne sont retrouvées. Pourtant, des conflits éclatent régulièrement autour de questions d'eau d'irrigation. Ils surgissent dans un contexte de relative abondance en eau, en présence d'usagers qui ont tous la même connaissance en matière d'irrigation, et alors qu'aucune institution ou organisme ne décide ou ne dirige cette activité et pratique agricole à leur place. Les infrastructures, par ailleurs, sont modestes et réparties également sur tout le territoire irrigué. Dès lors, dans un tel contexte, comment l'eau peut-elle être source de conflit alors qu'elle n'arrose plus que quelques jardins privés et ne représente pas une nécessité économique ? Dans le canton de Melgaço,

---

\* Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie comparative, UMR 116, Nanterre, Paris X.

en effet, — un vaste amphithéâtre où se côtoient parcelles de très petite taille et maisons éparses — l'eau ne sert qu'à intensifier une production agricole de polyculture vivrière, laquelle pourtant ne représente plus aujourd'hui l'unique source de revenu. La population essentiellement rurale, propriétaire de petits lopins de terre et relativement homogène d'un point de vue socio-économique bénéficie des effets monétaires de la forte émigration qui caractérise la région. L'agriculture, plus qu'économique, est une activité valorisée et perpétuée car profondément inscrite dans les valeurs sociales de ce groupe de ruraux.

Le propos de cet article est de montrer que les conflits générés autour de l'eau peuvent être motivés par des questions autres que celles techno-économiques généralement avancées, et que la conflictualité en Méditerranée, qu'elle soit ou non en relation avec des questions d'eau, est une donnée essentielle et structurante de ces sociétés, un élément nécessaire à leur fonctionnement. Dans un premier temps, ce sont les hypothèses de départ relatives à la cause de la conflictualité dans l'espace étudié, articulées autour du thème de la rareté, qui seront éprouvées. Ensuite, trois conflits générés autour de l'eau seront un à un résumés et leurs caractéristiques communes dégagées. Enfin, cette étude ethnologique à l'échelle de la micro-observation sera replacée dans une problématique plus générale sur la conflictualité en Méditerranée, et confrontée à celles d'autres chercheurs en sciences humaines ayant également abordé le sujet.

### Pourquoi une telle importance accordée à l'eau ? Trois hypothèses de rareté

Le rôle essentiel attribué à l'eau d'irrigation dans la genèse des discordes, voire de la violence, mérite attention et demande à ce que les enjeux et les causes soient mesurés. Trois hypothèses pour expliquer l'éclatement de conflits en été ont été avancées. Toutes tentent d'intégrer la notion de rareté relative ou absolue.

#### *C'est la restriction des ayants droit à l'eau en été qui est conflictuelle*

Durant l'hiver, l'eau qui provient des sommets montagneux du canton de Melgaço (Alto Minho, Portugal) est libre et abondante. Elle appartient à tout le monde, à toute personne désirant l'utiliser à des fins agricoles ou domestiques. Chacun jouit d'une totale liberté quant à la quantité et au temps d'eau désirés, chacun attend pour arroser que l'usager en train d'irriguer ait terminé. L'irrigation hivernale n'est jamais conflictuelle. L'été (de juin à septembre), en revanche, l'eau est partagée, divisée, mesurée et n'appartient plus qu'aux seuls héritiers de l'eau (*herdeiros*) qui ont hérité de ses droits. Les ayants droit à l'eau sont numériquement moindres et les règles de partage strictes et rigides. Le début de l'été se traduit donc par le passage d'une liberté totale dans l'utilisation de l'eau à une restriction sévère du point de vue des hommes, des pratiques et de l'eau. *A priori*, cette première restriction est source de conflits, c'est elle qui crée au sein d'une même commune des différences entre les individus en distinguant les bénéficiaires des non bénéficiaires. En d'autres termes, c'est la rareté relative des détenteurs de droits d'eau qui crée la conflictualité. Or, j'ai constaté sur le terrain que les conflits n'opposent jamais les bénéficiaires à des non

bénéficiaires, mais éclatent prioritairement entre familles détentrices de droits d'eau ou entre *héritiers* d'un même lieu-dit.

*C'est le manque d'eau en été qui provoque les conflits*

Si, dans les régions arides, l'eau apparaît comme une condition d'existence, un moyen sans lequel l'agriculture ne pourrait exister, dans la région nord du Portugal, en revanche, l'eau est abondante et ne sert qu'à intensifier la production agricole. Les montagnes sont de véritables châteaux d'eau qui regorgent de sources et de rivières, et qui reçoivent des pluies abondantes et régulières en hiver. Même si le débit des ruisseaux et rigoles est nettement plus faible en été, cette région est qualifiée d'humide (jusqu'à 3 000 mm/an sur les sommets. O. Ribeiro, 1987) et les sécheresses « vraies » y sont exceptionnelles. Comment expliquer, dès lors, les conflits pour l'eau qui éclatent régulièrement en été ? On ne peut raisonnablement pas les attribuer ici à un manque d'eau réel, à une rareté qui génère la convoitise et conduit aux affrontements. Car les plantes irriguées en polyculture (le maïs, le haricot et la courge), de façon traditionnelle et par système gravitaire, ne constituent plus les indispensables produits à l'autoconsommation : *a broa* (le pain de maïs) s'achète désormais à la boulangerie et la vache, le cochon et les quelques volailles nourris aux courges et au maïs apparaissent davantage comme les reliquats d'une économie traditionnelle et familiale que comme les nécessaires agents de l'unité domestique actuelle. L'eau, d'autre part, même en période sèche, suffit à tous les *héritiers* — le nombre réduit d'usagers compense le débit estival plus faible —, sinon comment expliquer qu'elle ne fasse pas l'objet d'un plus grand souci en ce qui concerne sa déperdition et son gâchis ? Durant l'été 1992, en effet, des irrigants ont calculé la quantité d'eau qui débordait du dernier réservoir de la rigole de la *vila*, là où l'eau finit sa course et se perd définitivement dans le *Rio Minho* (la pompe à eau « *o motor* » n'est pas utilisée à Melgaço) : ce sont près de 190 heures d'eau non utilisées qui ont été recensées. Un gaspillage certain est constaté. Pourtant, ce thème n'est pas retenu par les irrigants eux-mêmes ou avancé comme argument pour expliquer ou alimenter un conflit. Ce n'est donc pas à partir d'un discours déterministe d'ordre climatique ou économique que sera légitimée et explicitée l'origine de ces conflits. Manque ou abondance en eau ? Un faux problème donc, et ce, que l'on soit en hiver comme en été. Une distinction opératoire entre les pratiques hivernales et les pratiques estivales d'irrigation conduit à une troisième hypothèse et interprétation.

*C'est la fréquentation d'un même espace délimité de l'eau qui crée des tensions entre les irrigants* ou : c'est durant la période estivale d'irrigation que surgissent les tensions car c'est en été que les gens se trouvent réunis. L'été est le temps d'une certaine représentation de soi et de la mise en scène du groupe des utilisateurs de l'eau. Pour le nord du Portugal, Manuel Pinto écrit : « Il s'agit d'une tension qui s'établit dans une dynamique entre la vie et la mort, où chacun joue sa propre existence. Cet état est, en période "officielle" d'irrigation, partagé par tous les bénéficiaires d'eau » (1983, 135). Geneviève Bedoucha constate en Tunisie que la période d'irrigation est un temps propice pour faire démonstration de sa force et de son influence communautaire car une éthique de l'honneur exalte le courage individuel,

incite au défi (1976 ; 1987). À Melgaço, l'été, les *héritiers* doivent se regrouper pour irriguer, côtoyer de mêmes espaces et aborder de mêmes sujets de conversation. Car l'irrigation estivale mobilise ses ayants droit. Elle ne peut débuter qu'après le nettoyage collectif des rigoles et des mares qui implique le rassemblement de tous les *héritiers* en un lieu précis. Elle les conduit ensuite à se retrouver et à se croiser régulièrement aux mêmes endroits : à la mare (*poça*) quand il faut tailler la canne de bambou qui mesure l'eau retenue<sup>1</sup> ; au niveau d'une rigole (*levada*) quand une vannette (*tola*) doit être ôtée pour permettre à l'eau de s'écouler sur un lot de parcelles ; ou encore dans la paroisse (*freguesia*) et alentours, la houe sur l'épaule et les bottes aux pieds, quand les *héritiers* vont ou reviennent d'irriguer. Cette concentration estivale d'individus autour d'une même technique et d'un même bien à partager contraste fortement avec le rythme et les activités hivernales. En hiver, chacun vaque seul et isolément à ses occupations, le degré de sociabilité est faible : le maïs est récolté et ses grains rentrés, les tonneaux de vin sont pleins et *o bagaço* (eau-de-vie) vieillit déjà en bouteilles. L'habitat semi-dispersé qui caractérise la région renforce, par ailleurs, le relatif isolement des individus en hiver. L'été, en revanche, la pratique de l'irrigation est une de celles qui va nécessiter le rassemblement des individus en un espace délimité. Elle implique, de surcroît, une forte sociabilité sans laquelle les ayants droit ne pourraient se remémorer le processus et les règles non écrits du partage de l'eau, réamorcer les pratiques estivales et rétablir des liens entre eux. C'est également le temps des fêtes et du retour aux pays des émigrants, soit une période d'effervescence pour tout le groupe. De telles « variations saisonnières » ont été analysées par Marcel Mauss : « la vie sociale ne se maintient pas au même niveau aux différents moments de l'année ; mais elle passe par des phases successives et régulières d'intensité croissante et décroissante, de repos et d'activité, de dépense et de réparation... les suicides, produit urbain, croissent de la fin de l'automne jusqu'en juin ; les homicides, produit rural, augmentent au contraire du commencement du printemps jusqu'à la fin de l'été pour diminuer ensuite » (Mauss, 1950, 473). Les conflits observés durant la période d'irrigation traduisent cet état partagé d'effervescence estival, lequel est aggravé par la concentration des *héritiers* autour de l'eau. Cette concentration irrite, exacerbe les relations et rapproche des individus non obligatoirement désireux, *a priori*, de s'y conformer ; elle ne contribue pas à faciliter l'entente villageoise.

### Trois cas de conflits générés autour de l'eau

Une présentation rapide de trois cas de conflits récents survenus à Melgaço suffit à montrer que la conflictualité est fonction des acteurs sociaux en situation et non pas déterminée par des raisons d'ordre techno-économique.

*Le conflit n° 1* date des années soixante et oppose deux paroisses de taille équivalente, l'une de montagne (Parada do Monte), l'autre de vallée (Alvaredo). Toutes deux utilisent, de la même façon et depuis « des temps immémoriaux », la même eau d'irrigation qui provient des sommets montagneux du canton. Une rigole de terre commune distribue

1. Pour une description détaillée des différentes façons de mesurer l'eau, voir Wateau, 1996 b.

l'eau de l'amont vers l'aval ; la paroisse de montagne est la première irriguée. En 1960, la paroisse de vallée, Alvaredo, procède à la cimentation de sa part de rigole, soit à celle d'un tronçon qui part d'un répartiteur d'eau situé en aval de la paroisse de montagne et qui se termine dans Alvaredo même. *A priori*, cette innovation technique n'a aucune conséquence sur l'irrigation de Parada do Monte, la paroisse située en amont, car elle n'entraîne aucun changement immédiat (tant sur le niveau du débit de l'eau que sur son usage ou son acheminement). Pourtant, les habitants de cette paroisse, gens de la montagne, accusent ceux de la vallée d'être des voleurs d'eau : ils coupent alors l'eau de la rigole en amont. Le conflit est ainsi déclenché, et les altercations et discussions enflammées entre les deux populations deviennent de plus en plus nombreuses. Malgré l'intervention de la Garde Républicaine Nationale (G.N.R) et celle des curés des deux paroisses respectives, les gens de la montagne continuent d'accabler les « autres » de tous leurs maux. Aucun procès, pourtant, n'est intenté. Après plusieurs mois de coupures sporadiques de la rigole, d'explications d'ingénieurs agricoles et de garde-rivières..., le conflit se tasse mais n'est pas résolu. Une animosité envers les gens de la vallée est entretenue et alimentée car les gens de la montagne sont sûrs de se faire voler. Si, d'un point de vue strictement économique, les gens de la montagne peuvent avoir raison de se plaindre — le nettoyage plus difficile de la rigole de terre en amont profite également aux gens de la vallée sans que ceux-ci n'offrent en échange une compensation —, les véritables motifs de discordes ne se résument pas à ces questions d'ordre techno-économique. Car la cimentation de la rigole d'amont, aujourd'hui réalisée, n'a pas fait se taire les conflits. Les conflits s'articulent plutôt autour de questions de représentation et d'importance respective des deux paroisses : ce qu'il s'agit de préserver, avant tout, c'est l'image que l'on a de soi vis-à-vis des autres.

*Le conflit n° 2* oppose une association d'irrigants de la paroisse de Chaviães à deux personnalités locales. En 1966, constatant l'existence de sources non exploitées sur la paroisse, deux personnes à statut particulier (un riche émigrant de retour et le jeune curé de la paroisse) demandent aux Services de l'Hydraulique de financer les travaux qui permettront de fournir plusieurs fontaines publiques à la paroisse de Chaviães. Cette demande est acceptée et les travaux sont réalisés. En 1967, face à l'accueil positif que reçoit localement cette initiative, ces deux personnes demandent cette fois au président de l'association des propriétaires de l'eau d'irrigation de la paroisse d'utiliser l'eau des sources privées de l'association, ceci afin d'alimenter les lavabos de l'école primaire ainsi que cinq nouvelles fontaines. L'abondance en eau est telle que le président de l'association et les Services de l'Hydraulique acceptent que les travaux soient réalisés. Mais, en 1968, les irrigants de l'association se plaignent d'un manque d'eau significatif pour l'irrigation. Ils constatent la construction de fontaines publiques non prévues à l'origine, et surtout s'insurgent contre l'approvisionnement en eau à domicile de certaines maisons. Or, cette eau est toujours privée. Le scandale éclate pour vol d'eau. Les irrigants coupent alors les tubes d'alimentation. tandis que le curé riposte en les accusant par écrit d'être eux-mêmes des voleurs. L'affaire, conduite jusqu'au tribunal en 1970, tranche en faveur des bénéficiaires d'eau : il y a bien défense d'un bien privé. Mais l'affaire ne se clôt pas à ce moment-là. En effet, les journaux locaux qui ont suivi l'affaire utilisent ce conflit pour s'opposer entre eux et finissent par impliquer, au-delà de la paroisse concernée, toute la population du canton en créant deux camps politiques

distincts : les partisans de la mairie<sup>2</sup> contre les opposants de la mairie. Le conflit cesse quand cette dernière propose un compromis : la mairie accepte de payer les frais de distribution de l'eau à domicile pour toute la paroisse si les bénéficiaires acceptent de céder une partie de leur eau pour le confort général. Ici, plus que l'eau volée, il apparaît que c'est l'initiative ou la prise de position et de pouvoir éventuel de deux personnes qui a été condamnée. À la fin du conflit, en effet, les irrigants ne sont plus leurs seuls opposants, tous les autres Chaviãenses se joignent à eux pour lutter, solidaires, contre ces « bienfaiteurs-innovateurs ».

*Le conflit n° 3* traduit l'ambiance de conflictualité que j'ai moi-même observée à Remoães plusieurs étés de suite. Là, c'est le jour du nettoyage collectif des rigoles d'irrigation — corvée pour laquelle un membre de chaque famille d'irrigant est tenue de se présenter — que les animosités entre villageois sont amorcées, déclenchées pour l'été. Cette journée va définir l'intensité de la conflictualité, elle donne le ton de l'été. Par exemple, lors du nettoyage de la première rigole de Remoães, en 1993, des allusions et des provocations verbales ont été lancées à tout vent. On critiquait celui-ci ou celui-là mais sans donner de nom, sans jamais préciser. En revanche, lors du nettoyage de la seconde rigole, quelques jours plus tard, une personne fut cette fois ciblée par un petit groupe et qualifiée de fainéante en public — ce qui représente un affront —. Son époux, par ailleurs, fut pour sa part complètement évincé des schémas généalogiques que je reconstituais cette année-là avec les irrigants. Quand il n'était pas annihilé, « oublié » par ses proches, il était qualifié de *Ratão*, un terme qui signifie « gros rat » mais désigne également le voleur d'eau<sup>3</sup>. Or — sans entrer ici dans le détail<sup>4</sup> —, c'est lui-même qui était volé par sa propre famille. Après les insultes verbales, les conflits éclatent, en général, quand il y a vol d'eau ou simple accusation de vol d'eau. Les vols d'eau volontaires sont nombreux à Melgaço, et les raisons invoquées également. On reconnaît voler autrui car, disent certains irrigants, « depuis l'application de la règle de partage égalitaire des biens (1863) la terre démembrée reçoit moins d'eau parce qu'elle a à parcourir un chemin plus long et plus difficile » (or, le paysage de *minifundia* minhote ne date pas du XIX<sup>e</sup> siècle, il est une donnée géographique) ; ou bien « parce qu'au moment du partage des biens, certains ont été favorisés aux dépens des autres » (le vol est alors légitime car il sert à rétablir des différences perçues) ; ou encore parce que le partage égalitaire a conduit à mêler des populations nobles et non nobles dans la pratique de l'irrigation : « aujourd'hui, on doit s'entendre avec des ivrognes et des idiots qui n'avaient pas droit à l'eau autrefois ». Les raisons invoquées renvoient toutes à des questions de représentation. D'un point de vue économique, elles sont totalement erronées. Les vols apparaissent, dès lors, comme destinés à rétablir un déséquilibre, à rattraper une différence observée ou ressentie. Les ennemis préférés sont toujours issus des familles les plus proches, voire de sa propre famille.

Ces trois cas de conflits, générés autour de questions d'eau, ont chaque fois été traduits en terme de vol par les locaux. Le vol d'eau volontaire, en effet, pratiqué couramment

2. Au Portugal, il n'y a qu'une mairie (*câmara*) par canton, laquelle fait office de préfecture. Plusieurs paroisses (*freguesias*) forment un canton (*concelho*). Des précisions terminologiques sur le découpage administratif portugais sont consultables dans l'ouvrage de M. Drain (Drain, 1994).

3. Le voleur d'eau est également qualifié de rat (*gari*) en Provence (c'est le rongeur qui fait des trous dans les rigoles de terre), C. Bromberger, communication personnelle, CNEARC, février 1994.

4. Voir Wateau, 1996b.

en été, est l'acte sanctionné ou sanctionnable par excellence ; il représente un seuil à ne pas franchir, une transgression grave qui demande réparation. En d'autres termes, il représente un affront pour le volé et une prise de risque pour le voleur. Or, dans cette société en cela comparable à d'autres de la Méditerranée<sup>5</sup>, affronter l'autre et le défier est prestigieux et valorisé. Voler, l'eau de surcroît, est donc un acte socialisé, répressible mais espéré (ainsi toute la communauté peut l'arbitrer), condamné mais conférant de l'importance et de l'autorité. Il coûte cher au voleur et au volé : au voleur en frais (résolutions à l'amiable comme procès au Tribunal occasionnent des dépenses), et au volé en humiliation (surveiller son eau et sa terre, bien les exploiter, sont une des valeurs du paysan minhote). Mais tout à la fois, il les enrichit mutuellement : le voleur a gagné de la notoriété si son défi a été relancé ; le volé est engagé dans une relation d'échange avec son voleur s'il riposte à son tour et tente d'en tirer profit pour lui-même. Le conflit et le défi apparaissent donc ici comme des jeux de sociabilité qui se jouent à trois (un agresseur, un agressé, un public), à toutes les échelles possibles et imaginables : à celles de la famille et du hameau, de la paroisse, du canton, d'une région, de la nation ou encore de nations entre elles (les exemples de conflits internationaux sont nombreux dans les actes de ce colloque). Les conflits observés sont donc des conflits de représentation motivés principalement par des questions d'identité, de politique ou de pouvoir. Ils sont profondément ancrés dans les habitudes locales et indispensables au fonctionnement de la société. De l'analyse de ces conflits minhotes, des caractéristiques plus générales et communes aux conflits observés en Méditerranée peuvent être dégagées.

## Quelques caractéristiques des conflits méditerranéens

### *Le conflit est résurgent*

Parce qu'élément structurant de la société, le conflit, dans son expression maximale comme durant le temps où il est contenu, est forcément résurgent. Il ne peut disparaître complètement car ses différentes résolutions sont volontairement temporaires. Il n'est, chaque fois, qu'une bataille gagnée ou perdue qu'il convient de rejouer.

Entre Parada do Monte et Alvaredo, il s'agit d'un conflit joué entre des gens de la montagne et des gens de la vallée : les premiers, qui se disent « authentiques », n'ont pas supporté que les seconds innovent et améliorent avant eux leur irrigation. Cette tension, comme d'autres à venir, était prévisible car des conflits plus anciens lient déjà ces deux paroisses entre elles (une autre fois, c'est à propos de femmes qu'ils se pourchassaient au gourdin). À Remoães, ce sont des « conflits de sociabilité » opposant des parents ou des voisins entre eux qui sont chaque été réactivés, nécessairement (re)joués pendant la période estivale d'irrigation. Reproduits de génération en génération, de famille en famille, ils sont en général mesurés et gradués en force (au départ déclenchés pour l'eau, les arguments de conflits tournent assez vite aux histoires et comportements de famille<sup>6</sup>) et ont pour véritables finalités des revendications plus profondes, d'ordre identitaire, de (re)connaissance sociale et

5. La société melgacense n'est pas une société méditerranéenne. Néanmoins, le jeu du défi y est omniprésent comme dans nombre d'autres endroits de l'espace méditerranéen. Cf. Wateau, 1996b.

6. Les affronts directs du genre : « de toutes façons, ton grand-père n'était déjà qu'un coureur de jupons », sont explicites.

personnelle. À Chaviães, la véhémence du conflit et les difficultés rencontrées pour le résoudre — malgré la décision du tribunal — ont révélé que ce conflit se nourrissait d'une histoire plus ancienne concernant l'électrification de la paroisse de Chaviães et opposant déjà les deux protagonistes (l'émigrant et le curé) à la mairie. À une autre échelle, inter-paroissiale cette fois, un conflit semblable perdure au moins depuis la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle entre Chaviães et sa paroisse limitrophe, Paços. Héritaire et résurgent, il se transmet à Paços de président de *Junta* en président de *Junta* et concerne l'appartenance contestée de sources au territoire de Chaviães. Depuis 1845 (date des premiers écrits retrouvés), en effet, Paços revendique l'appartenance de deux sources chaviãenses à son propre territoire. Par courrier<sup>7</sup> ou par voie de faits (ouverture illicite de rigoles paçenses détournant l'eau de Chaviães en 1946-1948 ; détournement des eaux de la source de *Cótaro* en 1964), le conflit relatif à ces sources est quasiment relancé à chaque mandat et nouveau président. Cette tension fait partie de l'histoire commune de deux paroisses, elle les rapproche régulièrement en leur rappelant leur rivalité ancestrale<sup>8</sup>. Il s'agit bien ici d'un même conflit répété avec régularité et apparemment motivé pour de mêmes fins, à savoir l'eau d'irrigation au premier plan, et la reconnaissance et la revendication d'une identité et d'un pouvoir ancestral, au second plan.

### *Le conflit est un acte ritualisé*

Le jeu du conflit est formalisé et ritualisé. Il débute toujours dans un lieu propice à son épanouissement et/ou à une occasion particulière. Il requiert, pour ce, un public qui le définisse, le reconnaisse et lui insuffle sa dynamique (condition du conflit, proposée par T. Caplow, 1971). Et enfin, il est clos ou apaisé régulièrement, plutôt à certains moments de l'année (à Melgaço tout du moins) qu'à l'issue de démarches visant à le contrôler. Les travaux de Pierre Bourdieu (1972) et de Raymond Jamous (1981) détaillent avec précision la ritualisation des conflits joués en Kabylie et au Maroc. Geneviève Bedoucha (1987) montre en Tunisie comment l'acquisition d'eau repose sur le pouvoir et la force et nécessite donc des affrontements physiques et symboliques. Étroitement mêlés aux valeurs sacrées et à l'éthique des groupes, les jeux de conflits et leurs modalités sont donc décomposables et décelables.

À Melgaço, le conflit s'amorce préférentiellement entre paysans le jour du nettoyage des rigoles — soit selon les paroisses entre fin juin et début juillet, quand tous sont rassemblés pour effectuer cette corvée collective — et se déclenche à l'aide d'insultes verbales ou de vols d'eau. Il est dynamique durant tout l'été car rappelé par son propre public — celui des nettoyeurs de rigoles —, public qui évolue pour cause d'irrigation dans les mêmes espaces que les seuls et véritables antagonistes du conflit, soit en général deux ou trois personnes seulement<sup>9</sup>. En ville, l'été, il existe des conflits comparables qui opposent les locaux aux émigrants. Néanmoins, ce n'est plus à l'aide de l'eau d'irrigation qu'on les

7. Cf. les lettres des présidents de *junta* du 20 mars 1959 et du 8 juin 1970 aux Archives des Services de l'Hydraulique à Porto.

8. Cette conflictualité semble également trouver racine dans le passé historique et fameux de Paços, paroisse principale du canton au XIII<sup>e</sup> siècle, qui toujours se mit en concurrence avec Chaviães pour le nombre de poissons pêchés par an (J. Rocha, 1993, 85).

9. Contrairement aux autres activités agricoles, le paysan est contraint pour l'irrigation estivale de respecter les règles strictes de partage de l'eau qui le cantonne à la fréquentation d'un espace délimité par elle.

déclenche, mais au billard, aux cartes ou autour de la boisson et des dépenses ostentatoires. Les conflits naissent au café, se colportent en ville et sont commentés et alimentés durant tout l'été par les locaux et les vacanciers. Conflits et période estivale d'irrigation (ou de retour d'émigration) se terminent en général ensemble — autour de la date du 8 septembre pour l'irrigation, soit après le travail contraignant et très régulé d'arrosage estival des terres ; et fin août pour les émigrants, soit avec leur retour vers l'étranger. En fait, les conflits se soldent quand, faute de partenaires d'échanges, chacun retourne à ses occupations hivernales. À Melgaço, c'est la concentration d'individus en été qui permet et favorise l'expression des conflits. Le conflit y est saisonnier. Acte ritualisé bien qu'il apparaisse de prime abord informel, spontané, imprévisible ou arbitraire, le conflit est collectivement pensé, déclenché, voire souhaité.

### *Le conflit sert à se distinguer*

Les conflits servent également, par les différentes formes qu'ils adoptent, à réaffirmer des identités et à raviver des appartenances à un groupe particulier. Ils permettent de se repositionner vis-à-vis d'autrui, de se distinguer.

Pour Alvaredo et Parada do Monte, l'innovation technique (la cimentation d'une rigole) est le déclencheur du conflit. Or, par delà ce facteur, ce qui motive et structure véritablement le conflit fait appel à un processus de revendication identitaire des groupes. Les aménagements d'ordre technique apparaissent comme les supports sur lesquels se greffent les liens sociaux entre les protagonistes de villages distincts, comme si, autour d'eux, se cristallisait une bonne partie de leur vie sociale. Ils ébranlent ou renforcent — lorsqu'ils sont modifiés ou transformés — le sentiment d'appartenance de l'individu au groupe, ou encore celui du village vis-à-vis d'un autre village. Ici, les gens de la montagne ont réaffirmé leur « authenticité » face aux gens de la vallée. À Chaviães, c'est l'utilisation abusive d'une eau privée qui a provoqué le conflit. Destinée dans un premier temps au bien public, « à la bonne cause », cette eau s'est révélée être un enjeu politique et de pouvoir. Ici encore, au-delà d'un simple vol d'eau, le conflit renvoie à une question d'ordre identitaire. Car, en effet, les personnes impliquées dans l'affaire et à l'origine du conflit ne sont pas des Chaviãenses tout à fait ordinaires. Le curé tout d'abord, personnage important, craint et respecté, ne correspond pas à l'image d'un homme « comme tout le monde ». Homme d'église, il répond logiquement à des préoccupations d'ordre moral et religieux. L'autre personne, un homme ayant émigré de longues années au Brésil et revenu enrichi, n'est guère plus représentatif : il est aujourd'hui bien loin des préoccupations matérielles du simple paysan (il ne travaille plus la terre, a d'autres ambitions). La réaction commune des Chaviãenses dans cette affaire — irrigants et non irrigants compris — permet de réfléchir à la place octroyée par le groupe à ces deux personnalités, et de constater que la revendication d'une équité au sein de la paroisse prime sur toutes les autres formes de différence. Les Chaviãenses ont ici réagi contre ce qu'ils craignaient être, en creux, une prise de pouvoir, bien plus que contre une innovation technique. Ce sont contre des hommes qu'ils se sont affrontés, non contre une nouvelle technique. Le conflit a donc bien permis, ici aussi, de renforcer l'identité du groupe : celui des irrigants dans un premier temps, puis celui de tous les Chaviãenses se reconnaissant dans le travail de la terre, dans un second temps. Parce que le conflit a éclaté, l'affirmation du

sentiment d'une différence avec autrui s'est nécessairement manifestée. Les « autres », le curé et le « Brésilien », avaient sans doute oublié que les priorités du paysan sont articulées autour de la propriété individuelle et du travail de la terre qui le nourrit, et qu'un détournement de droit concernant l'une ou l'autre ne pouvait rester sans réaction. C'est ce qui a contraint les gens, grâce au conflit, à choisir leur camp, à prendre parti et à rappeler ainsi leur pouvoir de décision collectif, leur identité paysanne.

### *Le conflit est une modalité de l'échange*

Le conflit enfin, est également un échange. Échange de mots, échange de coups, échange d'idées, échange lors des résolutions à l'amiable, échange aussi au tribunal. Il mobilise toujours davantage d'individus qu'il n'en concerne directement, il est social, voire sociable. Quand Marcel Mauss articule toute sa pensée sur la nature du don et de l'échange dans le potlatch, considérant ce dernier comme « une guerre pacifique » (M. Mauss, 1950), il reconnaît déjà implicitement le conflit comme une forme d'échange. Geneviève Bedoucha, au sujet de la mise en place d'un système répartiteur de débit dans une oasis tunisienne créant l'indépendance de deux réseaux d'irrigation distincts, précise qu'en ôtant ainsi aux quatre villages des occasions inévitables de conflits, on ôtait en même temps les seules occasions qui les contraignaient à s'entendre (1987, 223).

À Melgaço, dans un espace social où l'habitat est semi-dispersé et les occasions de rencontre de plus en plus rares du fait de la disparition progressive des travaux collectifs agricoles et de l'abandon par les jeunes du travail de la terre, le conflit permet d'échanger avec autrui. Entre paroisses, il a pour effet de renforcer et de créer des liens : il rapproche les gens de la montagne de ceux de la vallée, ceux de la ville de ceux des hameaux épars. À l'échelle même de la paroisse, il crée incontestablement des relations d'échange entre les notables et les paysans, les émigrants et les locaux ; il leur donne même à chacun des occasions de discussion. Le conflit melgacense est une modalité de l'échange, il est un des moyens trouvés pour communiquer, se tenir au courant des faits, prendre parti et s'impliquer socialement.

### **Conclusions**

Que dire maintenant des conflits pour l'eau en Méditerranée ? Cette analyse des conflits pour l'eau au Portugal souligne l'importance des acteurs et de leurs représentations. L'eau est un prétexte idéal, un détonateur de conflit, un élément de cohésion sociale. Dans d'autres endroits de la Méditerranée, l'eau est également prétexte aux conflits et aux affrontements. Ces derniers sont alimentés par des questionnements d'ordre ethnique et identitaire, politique ou de pouvoir ; ils éclatent également avec récurrence et sont quasi prévisibles. Les exemples, dans ces actes, sont abondants.

Les histoires de rivières et d'eau qui opposent la Grèce, la Turquie et la Macédoine, rapportées dans ces actes par Michel Sivignon, ou ceux qui opposent plusieurs régions d'Espagne à propos des transferts d'eau (cf. les articles de Michel Drain, Sylvie Clarimont) ou bien encore ceux qui s'inscrivent dans l'histoire même de la Péninsule Ibérique (cf. Peris

Albentosa, João Castro Caldas) sont tous des conflits sociaux et non pas des conflits technico-économiques. Il s'agit toujours de conflits où l'identité des différentes parties en opposition est en jeu, soit, dans la plupart des cas, de conflits de représentation. Communément mythifiée et exaltée (cf. Leandro del Moral, Michel Drain, Michel Sivignon, João Castro Caldas), utilisée comme argument électoral par les partis politiques (cf. João Castro Caldas, Sylvie Clarimont, Michel Drain) et du fait même de son rôle essentiel dans le développement économique et social, l'eau en Méditerranée est au cœur du système de valeur et de représentation des hommes. Dans cette région du monde, les conflits nécessaires à la réaffirmation des identités territoriales et nationales — afin que chacun puisse se rappeler qui est son ennemi (en général ancestral) et par là même s'en détacher, et finalement échanger de nouveau avec lui —, se jouent parfaitement bien à l'aide de l'eau. Les conflits autour de l'eau, constate Peris Albentosa, atténuent par ailleurs les autres types de conflits, sont une sorte de paravent à des conflits plus destructeurs. Ils masquent les antagonismes d'ordre ethnique ou religieux profondément ancrés dans l'histoire sociale, à moins, comme l'observe Michel Drain, qu'ils ne donnent naissance à des clivages sociaux nouveaux et inattendus. La dynamique des conflits pour l'eau ou générés autour de l'eau est incontestable ; elle est l'expression même du caractère agonistique des sociétés de la Méditerranée. Les écrits des anthropologues et sociologues sur la Méditerranée, tels ceux de Pierre Bourdieu sur la Kabylie (1972), Raymond Jamous sur le Rif marocain (1981), Geneviève Bedoucha sur les oasis tunisiennes (1987), Clifford Geertz sur le Maroc (1983) ou encore John Campbell sur la Grèce (1964)..., soulignent tous la nécessaire conflictualité qui préside à ces organisations sociales et en dévoilent l'extrême ritualisation perpétuée au fil des générations. Il ne s'agit pas, pour autant, de faire du conflit une variable typiquement méditerranéenne (le nord-ouest du Portugal est-il seulement méditerranéen ?), forcément semblable dans ses modalités et ses expressions. Il n'est pas question, à la façon des anthropologues anglo-américains des années cinquante, de reprendre le concept d'aire géographique homogène qui fait de la Méditerranée un espace où de mêmes valeurs et principes sont forcément partagés de tous. Néanmoins, on peut dire ici que le conflit aide à la structuration des groupes. Grâce à lui, les groupes sociaux — et ce, à l'échelle de la famille, du village, d'une région, d'une nation et de nations entre elles — expriment leurs différences et leurs similitudes, échangent des informations, des mythes, des préoccupations communes, des biens et produits de consommation, des dynamiques et des savoir-faire, concluent des alliances. Bref, c'est à l'aide des conflits que les groupes s'appliquent à créer du lien social.